

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

“DE LA DÉMOCRATIE
GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉE”
Vision de la science par
les milieux d’ultragauche

■ ALEXANDRE MOATTI ■

“De la démocratie génétiquement modifiée”. loin d’être une simple allégorie, c’est bien une altération voire une perversion de la démocratie par la technologie que voient divers mouvements qui, s’inscrivant dans une mouvance d’ultragauche, ont été qualifiés de néoanarchistes ou de post-situationnistes (1).

Les actions les plus visibles auxquelles ces mouvements ont pris part en France sont les arrachages de cultures d’OGM, de Montpellier en 1998 à Colmar en 2010, ou la perturbation du débat public sur les nanotechnologies, à Grenoble ou à Orsay en 2009 et 2010. Mais c’est là le sommet de l’iceberg, et ces manifestations, parfois présentées avec empathie, sont fondées sur une construction théorique et dialectique de remise en cause radicale de la science contemporaine.

Même si elles sont portées par un nombre restreint d’individus ou de mouvements, les idées présentées ici (2) sont un marqueur significatif des relations entre la science et la société, ou entre la science et la démocratie – car elles sont amplifiées médiatiquement et par ailleurs sont diffusées, certes édulcorées, largement en dehors

des cercles où elles prennent naissance. On est d'ailleurs tous un peu anarchistes... ce qui n'est pas une boutade : on peut être d'accord avec certaines idées exprimées par ces mouvances ; en revanche, prises dans leur globalité, elles reposent sur une redoutable construction idéologique.

Le véritable ennemi

Ces mouvements sont assez divers mais sont liés entre eux par leurs écrits – ils partagent par ailleurs à peu de chose près la même vision. Nous y incluons René Riesel, théoricien de l'arrachage d'OGM aux côtés de José Bové, l'équipe des Éditions de l'Encyclopédie des nuisances (Jaime Semprun), Bertrand Louart et son *Bulletin critique des sciences, des techniques et de la société industrielle*, représentants d'une génération issue des combats de Mai 68, ainsi que le mouvement grenoblois Pièces et main-d'œuvre ou le groupe Oblomoff, collectif de jeunes chercheurs et ingénieurs de recherche.

Leur construction théorique est basée sur le fait que la technologie aurait de nos jours remplacé la politique. La politique est devenue une simple technique – pratiquée par tous les partis de la même manière, et inversement la technique tient lieu de politique aux partis. On croyait l'esprit capitaliste cynique, il n'est en fait que scientifique, dit le groupe Oblomoff dans le tract intitulé « De la démocratie génétiquement modifiée », avec le sens des formules (3) et de la rhétorique propre à ces mouvances politiques, ce fameux « style insurrectionnel » prôné par Guy Debord (4).

Ces groupuscules stigmatisent leurs voisins de la gauche radicale ou de l'extrême gauche classique, qui en seraient restés à l'ennemi traditionnel, le capitalisme. Or, le vrai ennemi, c'est bien la science et la technologie, qui sont devenues la religion du capitalisme. « L'administration des choses a remplacé le gouvernement des hommes », clame Riesel en écho à un Saint-Simon finalement exaucé : nous sommes à présent gouvernés par des technocrates – voire, dans un raccourci, par des « technarques ». Est ainsi rappelée et amplifiée la proximité sémantique entre technologie et technocratie, l'une étant décrite comme étant le ressort du pouvoir exercé par l'autre.

La même attitude est développée contre l'écologie, qui serait une forme de collaboration au système : « L'écologie scientifique est devenue le programme des États. » L'annonce d'une catastrophe écologique comme celle du réchauffement climatique est utilisée par les pouvoirs en place pour effrayer et mieux continuer à soumettre les individus. *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* : ce titre de l'Encyclopédie des nuisances est tout un programme – la soumission durable fait pendant au développement durable, c'est en fait la poursuite de la soumission, la continuation de la soumission par d'autres moyens. D'ailleurs la population, qui n'en peut mais, ingère facilement ce nouveau catastrophisme : si à la violence des temps actuels répond celle du climat, après tout, pourquoi pas ?

La distinction entre recherche publique et recherche privée, présentée comme chère à la gauche traditionnelle, est ici balayée : arrachage de plants Monsanto ou de plants du Cirad (5), même combat. Et c'est « au nom de la raison » que se font ces arrachages, contre le rationalisme technologique. La raison scientifique, celle du progrès de la recherche, n'est qu'une parodie de raison ; elle est ramenée au rang d'un « rationalisme » opposé à une raison qui devient, elle, incarnée par ces mouvements activistes. Cette raison *pro domo* est chargée d'une valeur morale – comme la raison scientifique l'est pour ceux auxquels ils s'opposent – mais d'une valeur morale forcément supérieure : les arrachages d'OGM ralentissent ou arrêtent la recherche, cependant « le temps perdu pour la recherche est du temps gagné pour la conscience » (6).

Le groupe Oblomoff va plus loin encore dans la théorisation : il explique « pourquoi il ne faut pas sauver la recherche scientifique » – c'est le titre de son ouvrage (7), en référence et par opposition au mouvement Sauvons la recherche de 2004-2008, mouvement « dirigé par d'anciens trotskistes », nous précisent les auteurs, anonymes. Le pseudonyme Oblomoff correspond à un personnage de roman du Russe Gontcharov (1812-1891) qui passe le plus clair de son temps au lit. L'image est utilisée par le groupe de jeunes chercheurs pour recommander l'« indolence » plutôt que « l'activisme scientifique » à ses membres : que les chercheurs surtout ne fassent rien, afin que le déferlement technologique ralentisse.

Il faut aussi en finir avec le « mythe de la science pure », cher au « progressisme politique ou social, c'est-à-dire à la mentalité de gauche », écrit René Riesel (8), qui d'ailleurs dénonce la parenté entre progres-

sisme social et progressisme scientifique. Car la science pure est parfois mise en scène par le système lui-même, comme un alibi : ainsi en est-il de la « science médiatique », celle du Big Bang, du LHC (9), de la station Mir, etc. Ces programmes sont financés alors qu'ils sont totalement hors du domaine économique, ce qui constituerait donc un paradoxe, mais seulement apparent : car cette science pure sert d'alibi, elle permet de recrédibiliser la science dans sa globalité, de créer des « scientifiques purs », pratiquant justement ce dernier bastion de « science pure » créé pour l'occasion, scientifiques au-dessus de tout soupçon et mobilisables médiatiquement – une autre version de l'idiot utile, en somme ?

Les champs d'OGM comparés à des camps de concentration

La science contemporaine est aussi la cible d'un film anxio-gène, *Un siècle de progrès sans merci*, diffusé sur La Cinquième il y a quelques années, avec le soutien du Centre national du cinéma et du ministère de la Recherche. La physique théorique y est présentée comme la source des maux du XX^e siècle, qui commence avec la constante de Planck, « clef de la domination technico-industrielle au cours du siècle » : cette constante universelle n'est pas le fruit du hasard, mais résulte « des recherches des empires les plus puissants pour assurer leur domination ». À cause d'elle, les électrons ne gravitent plus paisiblement autour des noyaux, mais sont en permanence « excités » ou « stimulés » – référence au laser (10). D'ailleurs « ceux qui maîtrisaient les flux d'électrons prirent le contrôle du monde » : celui qui possède la science possède la force. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas simplement pour ces mouvements de dénoncer l'imbrication de la science et de l'effort de guerre, ou de la technologie et du consumérisme, il s'agit de faire de la physique la clef d'explication des horreurs du XX^e siècle : « soudain, tout s'explique », comme le dit Jean Druon, auteur de ce film.

On peut même parler de principe de causalité négative à propos d'une telle vision de la science : tout est expliqué par une cause présentée négativement. Après la guerre, les méthodes contraceptives ont permis à la femme d'être plus libre de son temps, nous rappelait-on. Mais c'est pour mieux insister sur le fait que, si l'émancipation de

la femme dans les années cinquante a ainsi été favorisée par « le système », c'est d'abord et avant tout parce que l'industrie électronique, aux États-Unis ou au Japon, avait besoin de l'habileté manuelle des femmes, les fameuses *transistor girls* : dans un raccourci analogue à celui de la constante de Planck (on la doit aux aciéries d'armement), c'est à l'industrie électronique et à ses besoins en personnel et en croissance qu'on doit la pilule contraceptive.

L'électronique conduit à l'informatique et à Internet – un des outils, avec les puces, de fichage des populations. « Cette machinerie a ôté tout sens aux signes qu'elle véhicule », « celui qui se connecte à une base de données devient lui-même une donnée de la base », lit-on dans ces fameuses phrases-miroir, ou chiasmes. Pour Pièces et main-d'œuvre, c'est l'ère de la « tyrannie technologique » (11) – le mot « tyrannie » est à prendre ici non à un quelconque sens figuré, mais au sens fort d'un pouvoir tyrannique. Internet est le nouvel outil de domination : « La bourgeoisie numérique a pris la place de la bourgeoisie industrielle. » Est dénoncée aussi « la numérisation successive de pans entiers de la réalité » (livres, archives audiovisuelles) : « Bientôt il n'y eut plus que des 0 et des 1 avec lesquels compter. » D'ailleurs le serpent de mer de la résistance à l'abstraction mathématique apparaît quand Oblomoff dénonce « les équations hors de propos » de la science moderne, ou quand Riesel déplore que « la science cherche à toute force à faire entrer la réalité dans le modèle par une accumulation de formules mathématiques ».

Physique, informatique et mathématiques, la biologie est elle-même remise en cause dans cette contestation radicale de la science contemporaine. La vie est réduite au vivant et par là même chosifiée : le *vivant* n'est qu'un gigantesque ordinateur dont le génome serait le programme – et on appelle cela « du génie génétique ! » (Bertrand Louart, par ailleurs membre du groupe Oblomoff). La biologie moderne est une imposture comparable au darwinisme : car Darwin, en fait, n'est qu'un valet du libéralisme et du capitalisme naissants à son époque. La théorie de la sélection naturelle est « peut-être vraie », mais ce qui est certain, c'est que « l'*Homo œconomicus* est soumis à la sélection naturelle darwinienne » : c'est en ce sens que Darwin a raison. Il a fait ce qui lui avait été demandé, à savoir remplacer une croyance par une autre, la religion par la foi en la science, la foi dans le progrès, progrès forcément *sélectif*.

Darwin est venu à point nommé pour jouer un rôle idéologique programmé par le libéralisme britannique, celui de « poser les bases d'une *métaphysique* du conflit (12) ».

Poussée jusqu'à son plein épanouissement, cette dénonciation extensive d'un darwinisme social amène à une dérive idéologique tangible dans la lecture de l'histoire du XX^e siècle – en fait à une forme de révisionnisme historique. Ainsi peut-on lire que « la politique d'extermination nazie dans les années trente et quarante n'a été que l'aboutissement logique d'une doctrine alors fort répandue (13) » (Bertrand Louart) ; ou encore, « depuis les années quarante et ses divers camps de concentration, on constate que le progrès réclame des lieux toujours moins étroits pour se frayer sa voie [...] l'expérimentation scientifique se fait maintenant grandeur nature ». Les champs d'OGM contemporains sont ainsi comparés sans vergogne aux camps de concentration, sachant que ces derniers ne sont que l'aboutissement des théories darwiniennes. C'est, somme toute, implacablement cohérent avec l'idée maîtresse suivant laquelle science et technologie ont remplacé la politique, et avec la relecture dialectique de l'histoire que s'imposent les concepteurs de cette idée : finalement, le mal absolu, ce n'est pas le nazisme et son idéologie ; le mal absolu, c'est bien la science.

Le même type de dérives se retrouve dans les écrits d'Obloff, où au détour d'un paragraphe consacré aux technologies de la santé, leurs collègues scientifiques sont accusés de « jouer aux Eichmann ». La formule, à la fois violente et oxymorique (comment peut-on *jouer* à être Eichmann ?) est assénée sans explication aucune – figure rhétorique s'adressant aux initiés du mouvement, déjà rompus à sa dialectique, et pour eux à peine allégorique.

L'idée d'un complot mondial réunit elle aussi les tendances les plus extrêmes, à droite comme à gauche, même s'il existe des variantes. Les mouvements néoanarchistes décrits ici récusent pourtant résolument cette étiquette : ils dénoncent « le complot de la théorie du complot », en s'en prenant notamment au sociologue Pierre-André Taguieff – comme si c'était lui l'inventeur de cette théorie multiséculaire ! Ainsi Pièces et main-d'œuvre nous livre à nouveau un raccourci saisissant : « Et voilà comment, croyant contester la mainmise de Monsanto sur les semences [...], c'est la persécution du capitaine Dreyfus que vous recommencez (14). »

Triomphe du négatif

Il ne reste plus grand-chose de la science moderne – un champ de ruines – dans les attaques conjuguées de ces divers groupuscules. Y a-t-il quelque chose de positif qui soit avancé ? René Riesel propose de revenir aux savoir-faire d'antan, ceux des « paysans » contre ceux des « agriculteurs », ceux des artisans contre ceux des industriels. Il s'agit de reproduire, c'est-à-dire non de produire à l'identique comme le fait notre industrie moderne, mais de *re-produire*, à savoir produire à nouveau, réapprendre à produire en réinvestissant ces métiers de la tradition. Toujours dans sa théorisation dialectique et fidèle à son passé (ou au passé ?), Riesel se propose d'être « conservateur au sens révolutionnaire du terme ». Le groupe Oblomoff propose quant à lui de renoncer à la science moderne en revenant non à une science d'avant 1900, mais à une science d'avant Galilée, d'avant la mathématisation du monde, à une « science contemplative » – s'agirait-il d'une vision thomiste ou scolastique contemporaine ?

En fait rien n'apparaît vraiment en positif dans ces visions de la science et de l'industrie – ce terme est d'ailleurs trop lié, dans ces visions, au positivisme de Comte et à la science triomphante. La négativité est revendiquée, comme le montre le titre de la collection « Négatif ! » des Éditions L'Échappée (collection dirigée par Pièces et main-d'œuvre) : « Négatif ! Comme on dit "non ! je ne marche pas !" [...] Parce qu'on ne peut qu'être contre tout, parce qu'il n'y a rien de bien dans une société négative dès son principe [...] Négatif ! Comme l'envers, la réalité et la révélation des apparences pseudo-positives. » Pièces et main-d'œuvre conclut un de ses prospectus par : « Il faut vivre contre son temps, c'est tout. » On peut lire ailleurs : « Sous quelque angle qu'on le prenne, le présent est sans issue (15). » Comme l'indique Isabelle Sommier (16), les mouvements d'ultra-gauche ont « une vision très pessimiste voire apocalyptique de la société ». Elle est présente chez des personnes jeunes, de haut niveau d'études, voire ayant fait des études scientifiques pour certains. Cette vision est délivrée non sans panache – style châtié, références littéraires, ironie situationniste, rhétorique et slogans qui font mouche.

On retrouve aussi cette vision, de manière beaucoup plus édulcorée et moins cristalline, dans des mouvances écologiques ou altermondialistes bien plus vastes que le noyau d'activistes ici

décrit. Pour qui s'intéresse aux rapports actuels entre la science et la société, ou à la diffusion d'une culture scientifique, cette vision de la science comme étant la source même des maux de notre société ne laisse pas d'interpeller : elle est à la racine de la vision négative qu'ont de la science, de manière plus ou moins consciente, un certain nombre de nos concitoyens. Mais ces derniers sont rarement conscients de la globalité apocalyptique de cette vision, lorsque leur est présentée, dans le flot de l'écume médiatique, l'action de saccage de champs d'OGM ou de réunions de débat public sur les nanotechnologies. Parfois perçue de manière sympathique, vaguement écolo, telle celle de trublions de foire ou de bretteurs à moustaches gauloises, cette action – cet activisme – est sous-tendue par une redoutable construction idéologique et théorique qu'il paraît utile de faire connaître plus largement.

On retrouve cette vision, à l'inverse cette fois-ci poussée à l'extrême, dans des mouvements anarchistes passant à l'acte terroriste contre des êtres humains. Ce type d'idées est peu étudié, et moins encore dans une filiation historique sur les cinquante dernières années. Dans les années quatre-vingt en France, les terroristes d'Action directe s'en sont pris non à des hommes politiques mais à des polytechniciens, qu'ils considéraient comme les représentants d'une « technostructure » prétendument détentrice du pouvoir effectif : l'ingénieur général de l'armement René Audran (assassiné en janvier 1985) ou le président-directeur général de Renault Georges Besse (assassiné en novembre 1986). Le mathématicien américain Theodore Kaczynski (connu sous le nom d'Unabomber), auquel les mouvements décrits ici rendent régulièrement hommage, a envoyé des colis piégés à des chercheurs, des professeurs d'informatique notamment – il y eut plusieurs blessés et deux morts en 1994 et 1995. Très récemment, en mai 2012, un groupe nommé « cellule Olga » d'une Informal Anarchist Federation a revendiqué un attentat (tir dans les jambes) contre Roberto Adinolfi, président d'une entreprise nucléaire italienne : la lettre de revendication au *Corriere della Sera* était truffée d'une rhétorique anti-science et décrivait Adinolfi comme « un des nombreux sorciers de l'atome » (17). Cet attentat faisait suite à divers envois de colis piégés à des laboratoires de recherche ou entreprises en Suisse ou au Mexique, au cours de l'année 2011. Plus que

jamais, il apparaît utile de comprendre l'idéologie sous-jacente à ce type d'activisme, d'en prévenir certains agissements mais aussi sans doute d'en affronter les causes.

1. Pour le premier terme : Dominique Lecourt, *Humain, post-humain*, PUF, 2003.
Pour le second terme : Isabelle Sommier, « Une vision apocalyptique de la société », *le Monde*, 26 novembre 2010.
2. On trouvera une analyse d'autres instrumentalisation idéologiques de la science dans mon ouvrage *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* (Odile Jacob, 2013).
Le présent article est issu d'une conférence tenue à l'université Paris-VII le 21 juin 2011 dans le cadre du colloque « Sciences, vérité et démocratie » organisée par le Centre Georges-Canguilhem.
3. En sus du slogan qui sert de titre au présent article, les OGM (organismes génétiquement modifiés) sont déclinés, pour ce qui concerne les nanotechnologies, en OAM (organismes atomiquement modifiés) – elles sont aussi parfois appelées « nécrotechnologies ».
4. Guy Debord (1931-1994), fondateur de l'Internationale situationniste.
5. Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement, établissement public de recherche agronomique.
6. René Riesel, *Aveux complets des véritables mobiles du crime commis au Cirad le 5 juin 1999, suivi de divers documents relatifs au procès de Montpellier*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2001.
7. Oblomoff, *Un futur sans avenir : Pourquoi il ne faut pas sauver la recherche scientifique*, Éditions L'Échappée, 2009.
8. René Riesel et Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2008.
9. LHC, *large hadron collider*, grand équipement du Cern à Genève.
10. Laser, *light amplification by stimulated emission of radiation* (amplification de la lumière par émission stimulée de rayonnement).
11. Cédric Biagini, Guillaume Carnino, Celia Izoard et Pièces et main-d'œuvre, *la Tyrannie technologique. Critique de la société numérique*, Éditions L'Échappée, 2007.
12. Bertrand Louart, « Aux origines idéologiques du darwinisme », 2010.
13. « L'imposture historique de la techno-science », texte rédigé en soutien à René Riesel à l'occasion de l'assemblée-débat du 22 novembre 2001 à Montpellier, www.piecesetmaindoeuvre.com, consulté le 19 septembre 2012.
14. Pièces et main-d'œuvre, *Terreur et Possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, Éditions L'Échappée, coll. « Négatif ! », 2008.
15. Comité invisible, *l'Insurrection qui vient*, Éditions La Fabrique, 2007.
16. *Le Monde*, 26 novembre 2010.
17. Leigh Philips, « Anarchists attack science », *Nature*, n° 485, p. 561.

■ Alexandre Moatti est ingénieur en chef des mines au Conseil général de l'industrie, de l'énergie et des technologies (CGIET), et chercheur associé à l'université Paris-VII Denis-Diderot.